

J'en étais là de mes réflexions quand la catastrophe s'est produite.

Je sais bien qu'on en a déjà beaucoup parlé, qu'elle a fait éclore de nombreux témoignages, donné lieu à toute sorte de commentaires et d'analyses, que son ampleur et sa singularité l'ont érigée en classique des faits divers de notre temps. Je sais qu'il est inutile et peut-être lassant de revenir sur cette affaire mais je me dois de mentionner l'un de ses contrecoups car il me touche de près, même s'il n'en est qu'une conséquence mineure.

Propulsé à une vitesse de trente mètres par seconde, un boulon géant – format de sèche-cheveux ou de fer à repasser – est entré en force par la fenêtre d'un appartement, au cinquième étage d'un immeuble de standing, désagréant

ses vitres en ébréchant son embrasure et, en bout de course, son point d'impact a été le propriétaire de cet appartement, un nommé Robert D'Ortho dont le boulon a ravagé la région sternale et provoqué la mort subite.

D'autres boulons s'en sont tenus à des dommages matériels, l'un défonçant une antenne parabolique, l'autre éventrant le portail d'une résidence située face à l'entrée du centre commercial. Épars, on en trouverait encore pas mal, plus tard, de ces boulons, au fil des investigations menées par des agents porteurs de combinaisons blanches, cagoulés et gantés. Mais ce ne seraient là qu'effets secondaires, épiphénomènes du désastre majeur qui vient de frapper la grande surface elle-même.

L'état de cet hypermarché, de fait, est désespérant. Depuis les débris de sa toiture effondrée s'élève une brume de poussière lourde qu'ajoutent les hésitantes flammèches d'un incendie naissant. Dentelé, crénelé, ce qui reste de ses murs porteurs laisse voir à nu leur poutraison métallique griffue, deux d'entre eux se penchent l'un vers l'autre en rupture d'équilibre au-dessus de la zone de choc. La verrerie de ses façades, d'ordinaire constellée d'annonces promotionnelles, offres aguçeuses et slogans arrogants, se retrouve zébrée de pied en cap et disloquée aux angles. Dressés

devant l'accueil, trois lampadaires se sont affaissés en s'embrassant, entortillant leurs têtes d'où pendillent les ampoules à vapeur de sodium, disjointes de leur douille. Quelques voitures, sur le parking attenant, ont été renversées sous la puissance du souffle, d'autres bossuées par des heurts de matières et, sous leurs essuie-glaces en parenthèses tordues, l'ensemble des pare-brise fait à présent défaut.

Même si, par chance, le sinistre s'est produit en tout début de matinée, peu après l'ouverture de la grande surface où l'affluence est encore faible, à première vue les dégâts humains ne devraient pas être bénins : avant toute estimation précise, et pendant que s'organisent les recherches dans le secteur catastrophé, le bilan menace d'émouvoir le public. On a tôt fait de boucler le quartier dans lequel se concentrent les forces de l'ordre et les ambulanciers, les démineurs à tout hasard mais l'armée pas encore, et l'on s'est empressé de mettre en place une cellule d'aide psychologique. Les efforts des sauveteurs se concentrant d'abord sur la zone, on ne trouvera qu'après-demain, dans sa périphérie, le corps troué à domicile de Robert D'Ortho. Et, j'y reviens, c'est là le point qui me concerne car ce D'Ortho étant propriétaire entre autres biens des deux pièces et demie où je réside,

son décès devrait me permettre de surseoir – ne serait-ce que momentanément – au versement de mon loyer mensuel.

Cet événement s'est donc déroulé non loin de chez moi qui, vivant à trois rues de là, connais bien le centre commercial où souvent je m'approvisionne. Il était dans les neuf heures et demie, comme d'habitude à ce moment-là je somnolais en essayant de réfléchir à ce que j'allais pouvoir faire de ma journée quand le fracas du phénomène m'a distrait. J'ai d'abord cru pouvoir le négliger puis mes tentatives de penser ont été contrariées par les sirènes d'alarme, les piaillants véhicules de police et de secours ainsi que les exclamations, appels et cris du tout-venant. Mais la curiosité n'étant pas mon plus sombre travers, cela ne m'a guère donné envie d'en savoir plus dans l'immediat.

Ce contrairement à la foule qui s'est aussitôt mouvementée sur les lieux : certains fuyant la scène quand d'autres l'accouraient voir, on s'y est bousculé, parfois trop brusquement, jusqu'à ce que les agents de l'autorité viennent y mettre du leur, pas plus eux que les autres ne comprenant d'ailleurs ce qui venait de se produire. Tout, au vu et au son, dénotant certes une explosion, l'idée d'une bombe et donc d'un attentat mais aussi celle

d'une fuite de gaz se sont mises à fleurir : le peuple s'égarait entre sidération, commentaires spontanés et développements contradictoires. Si la thèse terroriste a tenu d'abord le haut de l'opinion, la rumeur d'une chute inopinée de météorite s'est ensuite insinuée dans les esprits : de telles choses se produisent et les exemples abondent. Il a fallu attendre que les médias s'en mêlent et nous annoncent enfin que, revenu des espaces infinis, c'était un gros fragment de satellite soviétique obsolète qui venait d'écraser le centre commercial d'Auteuil. Comme il en tombe sur Terre à peu près tous les jours. Sans que nul ne le remarque hormis les spécialistes.

2

L'opinion sous-estime ces éventualités. On la comprend car les débris astronautiques, outre qu'ils sont en général de petite taille, s'amenuisent encore pendant leur chute par effet de frottement, d'usure et de consommation dans les couches denses de l'atmosphère. Ordinairement ils se dissolvent et leur format négligeable, quand il n'est pas réduit à rien, passe inaperçu : l'opinion les remarque peu. De plus, la Terre étant couverte à plus de 75 % d'océans, de déserts et de chaînes montagneuses inhospitalières, le risque est faible que de tels fragments choient sur une humanité qui, de plus en plus, s'agglutine en ville.

Faible, mais point nul : il s'en est quand même trouvé quelques-uns pour s'abattre pas si loin des populations quoique jamais – du moins veut-on nous apaiser, peut-être, à ce sujet – sur ces

12

populations elles-mêmes. Ces dernières années, sans attenter à aucune vie, certains se sont par exemple écrasés dans les environs de Riyad, vers la banlieue pavillonnaire de Georgetown, parmi les faubourgs éloignés d'Ankang ou au milieu d'un parc en Ouganda. Quant à leur nature, elle est assez diverse, pouvant consister en simples sangles, menus éclats de peinture ou rivets érodés mais aussi, plus volumineuse, en réservoirs d'hélium, turbopompes, tuyères ou sas d'arrimage, voire étages entiers de véhicules périmés.

Si l'on peut s'étonner que ces chutes de déchets spatiaux provoquent si peu d'accidents fâcheux, on peut aussi les supposer amenées à se multiplier. Car après les quelque cinq mille lancements consécutifs à celui de Spoutnik 1 en 1957, ce sont à peu près sept mille tonnes de matériel qui orbitent aujourd'hui dans la voûte céleste au-dessus de nos boîtes crâniennes. Et ce, dans ces dernières, afin d'alimenter nos cerveaux en informations diverses et, naturellement, de mâcher le travail de renseignement sur nos personnes. Des vingt milliers d'objets qui se promènent ainsi, nous surplombant en orbe, on est en droit d'imaginer que les trois quarts, ceux qui évoluent à moins de mille kilomètres d'altitude, retomberont un de ces jours n'importe où, pourquoi pas à tes pieds. Notons

avec soulagement qu'au-delà de cette distance, l'espérance de vie du quart restant est une affaire de siècles et peut même prétendre, dans les hauteurs extrêmes, à l'éternité.

Certes il serait aisé, du moins envisageable, d'expédier vers l'éther des appareils spéciaux chargés de se débarrasser des gros détritiques les plus menaçants. Quant aux petits, l'on sait qu'à leurs moments perdus, sur leurs planches à dessin, des techniciens conçoivent toute sorte de satellites chasseurs équipés de harpons, de pinces ou de filets pour les neutraliser. L'occupation spatiale ne pouvant que s'amplifier, cette panoplie de solutions devrait se montrer indispensable mais, tout cela coûtant cher, les autorités concernées font la moue. Si cette moue se justifie par l'absence à ce jour d'impacts homicides, s'il est vrai que la chance d'être frappé par une épave d'engin est soixante-cinq mille fois plus faible, parole d'expert, que de l'être par la foudre, n'empêche.

N'empêche que, c'est dommage, le deuxième étage d'un vieux lanceur soviétique Cosmos 3M vient d'anéantir mon hypermarché. Il traînassait auparavant sur son orbite depuis plus d'un demi-siècle, en compagnie de six cents de ses congénères tirés en pleine guerre froide depuis les bases de Plessetsk, Kapoustine Iar ou Baïkonour pour

installer au ciel de furtifs satellites militaires. Or ce lanceur, même si nombre de ses composants ont sauté ou fondu dans le cours de sa chute, pesait encore sa bonne vingtaine de tonnes quand il a dégringolé près de chez moi.

3

Revenons à moi qui me nomme Fulmard, me prénomme Gérard et suis né le 13 mai 1974 à Gisors (Eure). Taille : 1,68 m. Poids : 89 kg. Couleur des yeux : marron. Profession : steward. Domicilié rue Erlanger, Paris XVI<sup>e</sup>, où je vis seul.

Gérard Fulmard, donc, et si j'ai quelques raisons de me plaindre, du moins ne suis-je pas mécontent de ce patronyme assez peu courant, qui ne sonne pas mal, qui est presque le nom d'un bel oiseau marin auquel j'aimerais m'identifier sauf qu'il est grégaire et moi pas plus que ça. Sauf aussi que je n'ai pas le physique, ma surcharge pondérale s'opposant en toute hypothèse à ce que je prenne un jour mon vol. Même si des vols, vu mon métier j'en ai pris pas mal, mais d'abord ce n'est pas la même chose et ensuite, cette profession de steward, je ne l'exerce plus. Mon vrai statut actuel

16

est celui de demandeur d'emploi en passe de se reconverter, mais je vais développer ce point.

À part ce nom, je ne suis pas sûr de provoquer l'envie : je ressemble à n'importe qui en moins bien. Taille au-dessous de la moyenne et poids au-dessus, physionomie sans grâce, études bornées à un brevet, vie sociale et revenus proches de rien, famille réduite à plus personne, je dispose de fort peu d'atouts, peu d'avantages ni de moyens. Encore heureux que j'aie pu reprendre ces deux pièces et demie après le décès de ma mère, elles étaient locativement les siennes et je n'ai pas changé les meubles. C'est là qu'à présent je me tiens, fenêtres entrouvertes sur une rue peu passante. Elle a beau être située dans le quartier d'Auteuil contenant principalement des gens à l'aise, il n'empêche qu'elle n'est pas bien gaie, la rue Erlanger. Sur elle aussi, je reviendrai.

Demandeur d'emploi, ai-je indiqué. Or ne souhaitant pas m'éterniser ni me complaire dans cette catégorie, j'ai décidé de monter mon entreprise et, avant même de définir précisément les objectifs de celle-ci, j'ai d'abord pris mon temps pour lui trouver une désignation commerciale. Cela m'a bien occupé de dresser quelques listes avant d'aboutir à l'intitulé parfait : Cabinet Fulmard Assistance.

Cette appellation m'a semblé seyante. N'étant spécialisé en rien hormis le service des plateaux-repas en altitude, j'ai tout intérêt à me présenter sous le jour le plus généraliste possible : ceci peut occulter cela. À cet égard, le terme d'assistance ratisse fort large et ne mange nul pain. De l'expertise comptable à la plomberie en passant par le développement personnel, domaines où je ne me risquerai point, les assistances abondent : voilà le terme idéal dont la polysémie autorise tout. Cela posé, restait à concrétiser le projet. Quelques-uns de mes trois sous mis de côté, je les ai claqués dans ce qu'on doit faire, m'a-t-il semblé, en pareil cas : poser une plaque sur ma porte et faire savoir, par voie d'annonce, mon arrivée sur le marché.

La plaque, j'en ferais vite mon affaire. L'annonce, je l'ai passée à moindres frais dans un de ces gratuits qu'au sortir du métro des pauvres distribuent aux pauvres. Ces deux piliers posés, je n'aurai plus qu'à attendre. Déterminé, ouvert à toutes propositions, j'attends avec sérénité : de Fulmard Gérard vous aurez des nouvelles, du cabinet Fulmard vous entendrez causer. D'ici là, mes trois sous se compactant vers l'unité, béni soit le ciel mais surtout ce qui vient d'en tomber sur Auteuil, grâce à quoi se voit différé le paiement de mon terme.